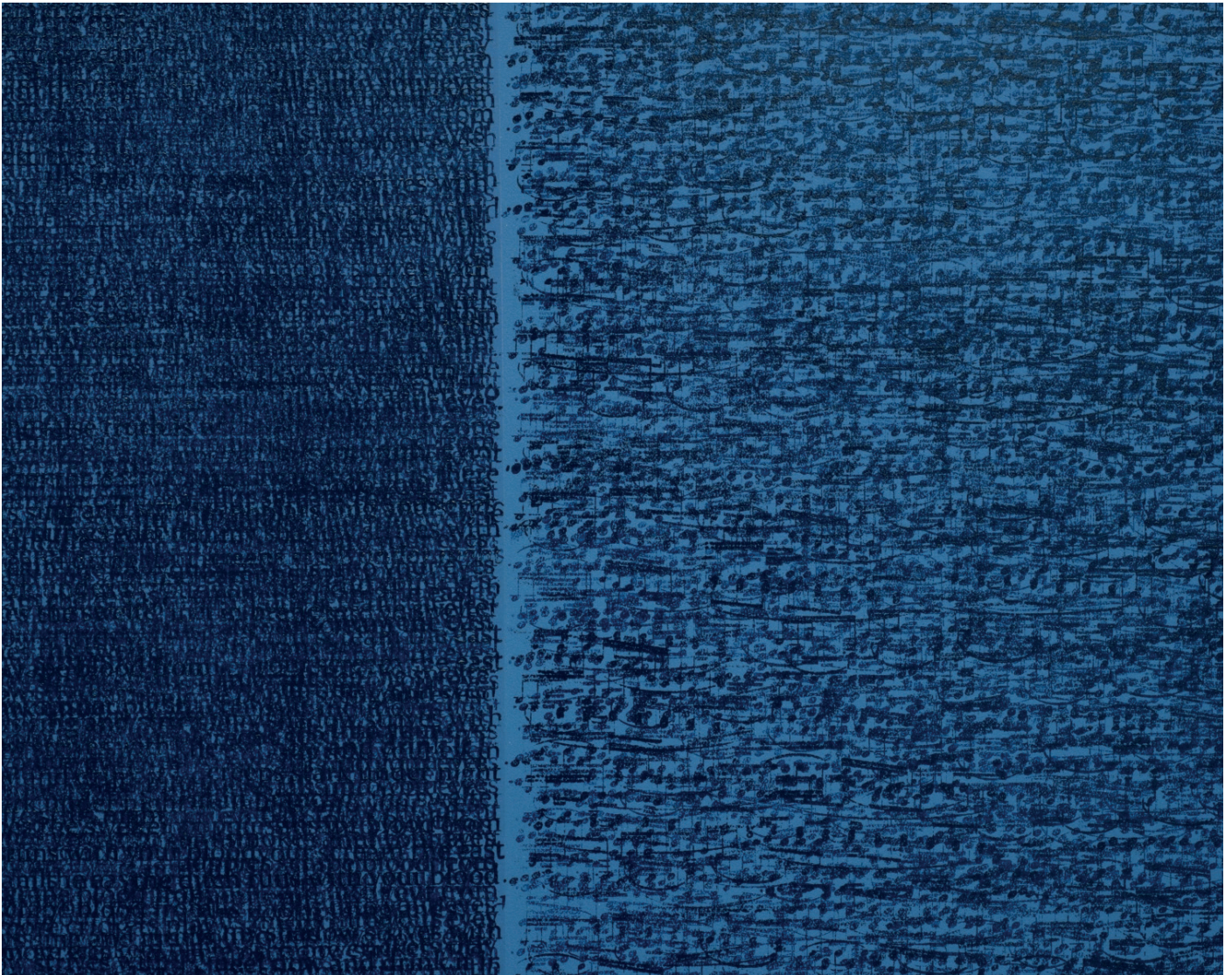


MENNOUR

IDRIS KHAN

ON REFLECTION

1 AVRIL · APRIL - 24 MAI · MAY 2025
6 RUE DU PONT DE LODI, PARIS



Mennour est heureux de présenter la première exposition personnelle de l'artiste britannique Idris Khan.

En 1633, condamné par l'Inquisition romaine pour hérésie héliocentrique, Galilée admet à contrecœur que la Terre, et non le Soleil, est le corps immobile au centre de l'univers. Assigné à résidence, il aurait, dit-on, regardé le ciel, frappé du pied sur la Terre et murmuré *E pur si muove* : « Et pourtant, elle tourne ».

Une qualité captivante des compositions d'Idris Khan est la façon dont elles captent et capturent simultanément le mouvement fugitif de la pensée et du processus, leur manière d'être paisibles tout en chatoyant fébrilement. Ce sont des œuvres immobiles, des accumulations complexes de différents éléments à partir desquels le sens est construit, et qui pourtant se refusent à être aisément appréhendées. Ce sont des œuvres palpablement impalpables, saturées d'informations et, dans le même temps, radicalement lacunaires. À l'exception d'un détail ici et ou là – quelques mots, une phrase musicale, les titres troublants donnés par l'artiste – elles semblent impénétrables, arrêtées, figées. Et pourtant, on dirait qu'elles ont un cœur qui bat, qu'elles sont douées de sentiment et d'intention. Et pourtant, elles vibrent.

Le point de départ pour ces œuvres est généralement un texte écrit par l'artiste, qui est ensuite divisé en courtes phrases, en vue de fabriquer des dizaines de tampons en bois. Khan les utilise pour marquer la toile selon un ordre précis : une première couche avec les premiers mots du texte, la couche suivante avec les mots suivants, et ainsi de suite jusqu'à ce que le langage fourmille en abstraction. Dans certaines peintures, il utilise également des notes de musique, extraites de partitions non divulguées, qu'il estampe de la même manière. Dans d'autres œuvres encore, les signes sont tracés à la main par exemple au fusain, comme c'est le cas du triptyque sur papier coréen *hanji*, dans lequel le geste d'écriture est répété et amplifié jusqu'au point « où le mot, explique l'artiste, devient si lâche qu'il devient mouvement ». Quelle qu'en soit l'origine, l'impact littéral de chaque phrase est ressenti, tout d'un coup, comme un entrelacement de réverbérations et d'échos, un signal générant un bruit qui finit par l'envahir.

La pièce principale de l'exposition, soit une grille d'aquarelles monochromes intitulées *After the Reflection*, déconstruit *Reflets verts*, l'une des huit compositions murales de Claude Monet consacrées aux Nénuphars de Giverny, conservée au musée de l'Orangerie à Paris. Idris Khan a d'abord extrait ce qu'il estime être les trente couleurs les plus importantes de cette peinture, avant de faire appel à un logiciel synthétiseur pour en générer le profil sonore en fonction de ses gradations et modulations. La transcription musicale obtenue se voit ensuite estampillée à la surface de chacune des aquarelles, puis partiellement recouverte avec des collages réalisés à l'aide de véritables partitions de musique – évoquant la mère défunte de l'artiste, qui aimait jouer du piano dans une petite salle de musique dont le sol était souvent jonché de partitions.

Les couleurs empruntées à cette peinture de Claude Monet et sélectionnées par l'artiste sous-tendent également une autre série de monochromes qui introduisent une nouvelle technique et une nouvelle matérialité. Au lieu de tamponner les mots, Idris Khan utilise ici un rouleau recouvert de caractères d'imprimerie – un objet hybride rappelant tout à la fois les rouleaux d'impression typographique et les moulins à prières bouddhistes – de sorte à faire glisser la peinture à l'huile à la surface de la toile, voire à

Mennour is pleased to present its first solo exhibition of the British artist Idris Khan.

In 1633, condemned by the Roman Inquisition for the heresy of heliocentrism, Galileo reluctantly allowed that the Earth, not the Sun, was the motionless body at the center of the universe. According to one account, as he was remanded to house arrest, he looked at the sky, stamped his foot on the Earth, and muttered *E pur si muove*: and yet it moves.

A captivating quality of Idris Khan's compositions is the way they simultaneously convey and capture the fugitive motion of thought and process, the way they sit still but shimmer with jittery possibility. They are stationary objects, intricate accumulations of the very elements from which meaning is constructed, and yet even at rest they refuse to be grasped. They are palpably impalpable, saturated with information and yet radically vacant. But for an escaped detail here and there—a few words, a musical phrase, Khan's brooding titles—they are impenetrable, arrested, inert. And yet they have a heartbeat, a pulse of feeling and intent. And yet they move.

These pieces often begin with a text written by the artist, which is then broken into short phrases and fabricated into dozens of wooden stamps. He uses these to mark the canvas, in order: a first layer with the first words of the text, the next layer with the following words, and so on until the language swarms into abstraction. In some paintings he uses musical notes as well, taken from the scores of undisclosed compositions and stamped in the same way; in other works the marks are hand-drawn, as in the triptych of charcoal prints on Korean *hanji* paper, in which the gesture of handwriting is repeated and swelled to the point, Khan says, "where the word becomes so loose that it becomes movement." Whatever the sources, the literal impact of each phrase is experienced, all at once, as a thicket of reverberation and echo, a signal generating the noise that finally envelops it.

The centerpiece of "On Reflection," a grid of monochrome watercolors collectively titled *After the Reflection*, is a deconstructive study of *Reflets verts* [Green reflections], one of the eight murals in Claude Monet's suite of water lilies at Paris' Musée de l'Orangerie. Khan began by extracting what he feels are that painting's thirty most important colors, then used a synthesizer to generate a sound profile of its gradations and modulations. A musical transcription of that sound supplies the notes stamped on the surface of each watercolor, on top of which sit collages made from actual sheet music—evoking Khan's late mother, who loved to play the piano in a small music room whose floor was often covered with paper scores.

Colors selected and sampled from Monet's mural also underpin another series of monochromes that introduce a new technique and a new materiality: instead of stamping words, Khan uses a type-mounted roller, a hybrid of letterpress printing and Buddhist prayer wheels, to move oil paint around the canvas, sometimes scraping away to reveal the acrylic coat underneath. The result is necessarily messier, the lines earthier and more askew, than the orderly spacing and margins of the stamp paintings. "It's much more expressive and fast," Idris Khan explains. "You've only got a few hits until it goes too far."

The exhibition "On Reflection" is tied together by the sculpture *After Maude 13 Years*, a towering stack of over four thousand blank sheets of paper, each the same weight as a printed

la racler partiellement pour révéler la couche d'acrylique sous-jacente. Le résultat est inévitablement plus tourmenté, les lignes plus irrégulières et empâtées, que pour les peintures au tampon qui affichent quant à elles des marges et des intervalles plutôt bien calibrés. « C'est beaucoup plus expressif et rapide », indique Idris Khan. « On a le droit qu'à quelques coups de rouleaux. »

Au centre de l'exposition, l'artiste érige *After Maude 13 Years*, une sculpture imposante composée de plus de quatre mille feuilles de papier vierges, ayant chacune un poids équivalent à celui d'une photographie imprimée. Toutes symbolisent les clichés pris quotidiennement, jusqu'à ce jour, de Maude, la fille désormais adolescente de l'artiste. Présentée en vis-à-vis de *After the Reflection*, l'œuvre est une invitation nostalgique à rejoindre père et fille dans un dialogue réflexif privé – c'est avec Maude, alors âgée de sept ans, qu'Idris Khan s'était rendu au musée de l'Orangerie, une visite qui allait inspirer son travail sur Monet.

Les œuvres d'Idris Khan sont toujours changeantes. Elles semblent s'incarner dans une forme ou sur un support pour mieux convoquer leur état précédent ou futur : photographies de peintures ou de pages d'un livre, mots gravés sur des tampons et superposés lors de leur estampillage jusqu'à ce qu'ils disparaissent dans la peinture qui les porte, ou pile de papier vierge et repeint représentant une série d'images témoignant d'une succession de jours. L'art, nous rappellent-elles habilement, contient toujours du travail et du temps, chacune des œuvres marquant un événement discret, chaque trait un geste avec son propre contexte et ses propres circonstances. Une vie, suggèrent-elles, contient des moments tout comme un livre contient des mots, comme une symphonie contient des notes. Tout voir et tout vivre en même temps, comme Idris Khan nous invite à le faire en effondrant les structures qui habituellement les séparent, est une expérience troublante, mais aussi libératrice. Ce phénomène d'accumulation ne revêt ni ne réfute quelque sens que ce soit, mais pose plutôt la question de savoir ce qui – à une échelle inférieure à celle d'une vie – pourrait le contenir. Et de savoir si ce n'est pas le sens, qu'il soit universel ou caché, qui ne cesse de changer.

— Daniel Levin Becker

snapshot, symbolizing one photograph for each day in the life, to date, of Khan's newly teenage daughter. It was with Maude, seven years old at the time, that Khan made the visit to the Musée de l'Orangerie that would inspire his work on Monet—this work, the one before which the sculpture now stands, a nostalgic invitation to join father and daughter in private reflection.

Idris Khan's works are always shapeshifting, seeming to arrive at one form or medium only to recall their past and future lives as another: photographs of paintings or pages from a book, words printed on stamps and layered until they disappear into the paint that carries them, a stack of painted paper representing a series of pictures testifying to a succession of days. Art, they slyly remind us, always contains labor and time, each mark a discrete event, each stroke a gesture with its own context and circumstance; a life, they suggest, contains moments just as a book contains words, as a symphony contains notes. To experience them all at once, as Idris Khan asks us to do by collapsing the structures that ordinarily space them apart, is overwhelming, but also liberating. Their accumulation does not offer or withhold meaning so much as ask what, at any scale smaller than a life, could ever contain it. Whether it is not in fact meaning, be it universal or secret, that never stops moving.

— Daniel Levin Becker

BIO

Né en 1978 à Birmingham, Royaume-Uni, IDRIS KHAN vit et travaille à Londres.

Basé à Londres, Idris Khan crée des œuvres inspirées de textes philosophiques et théologiques, de la musique et de l'art. Le processus artistique de Khan se caractérise par un jeu continu de création et d'effacement, où il superpose habilement de nouveaux éléments tout en préservant les traces de ce qui a précédé. Khan s'est d'abord fait connaître au niveau international pour son travail photographique, dans lequel il utilise la technologie numérique pour superposer et combiner des séries de matériaux visuels ou textuels. Il travaille aujourd'hui avec la photographie, la peinture et la sculpture, utilisant ses techniques de superposition pour remettre en question l'essence de l'image et du langage. Son art invite les spectateurs à contempler les couches complexes de la mémoire, de la créativité et de l'expérience humaine, tout en laissant une impression durable sur le monde contemporain.

Idris Khan est l'auteur de commandes d'art public monumentales, telles que 65000 photographies au One Blackfriars, Londres, et la sculpture pour le Memorial Park d'Abu Dhabi, Émirats arabes unis, qui a reçu un prix d'architecture américain en 2017. En 2012, il a créé une sculpture *in situ*, *Seven Times*, pour la Grande Cour du British Museum et a participé à l'exposition «Hajj : Journey to the Heart of Islam». L'installation *21 Stones* d'Idris Khan est actuellement exposée dans la galerie islamique de la Fondation Albukhary au British Museum, Londres. Idris Khan a également travaillé sur d'importantes collaborations multidisciplinaires. En 2014, il a créé la scénographie du ballet *The Four Seasons*, en collaboration avec le chorégraphe Wayne McGregor et le compositeur Max Richter.

En 2017, Idris Khan a été nommé OBE pour ses services à l'art dans la liste des distinctions honorifiques de l'anniversaire de la Reine Elizabeth.

Il a présenté de nombreuses expositions personnelles, notamment au British Museum, Londres ; à la Whitworth Gallery à l'université de Manchester, UK ; à la New Art Gallery Walsall, UK ; au Gothenburg Konsthall, Suède ; au Museum of Contemporary Canadian Art, Toronto, Canada ; au Kunsthaus Murz, Mürzzuschlag, Autriche ; et au K20, Düsseldorf, Allemagne.

En 2024, le Milwaukee Art Museum a présenté «Repeat after me», sa première exposition aux États-Unis, qui rassemble plus de 100 œuvres d'art produites au cours de ses vingt années de pratique artistique.



Born in 1978 in Birmingham, United Kingdom, IDRIS KHAN lives and works in London.

Based in London, Idris Khan creates work inspired by philosophical and theological texts, music and art. Khan's artistic process is characterized by a continuous interplay of creation and erasure, where he skilfully layers new elements while preserving traces of what has come before. Khan first gained international acclaim for his photographic work in which he used digital technology to overlay and combine series of visual or textual materials. He is now working with photography, painting, and sculpture, using his layering techniques to question the essence of image and language. His art invites viewers to contemplate the intricate layers of memory, creativity, and human experience, while leaving a lasting impression on the contemporary world.

Idris Khan is the author of monumental public art commissions, such as 65000 photographs at One Blackfriars, London, and the sculpture for the Memorial Park in Abu Dhabi, United Arab Emirates, that received an American Architecture Prize in 2017. In 2012, he created a site-specific sculpture, *Seven Times*, for the British Museum Great Court and participated in the "Hajj: Journey to the Heart of Islam" exhibition. Idris Khan's *21 Stones* installation is currently displayed in The Albukhary Foundation Islamic Gallery at the British Museum, London. Khan has also worked on significant multi-disciplinary collaborations. In 2014 he created the scenography for *The Four Seasons* ballet, in collaboration with choreographer Wayne McGregor and composer Max Richter.

In 2017, Idris Khan was appointed OBE for his services to art in the Queen Elizabeth's Birthday Honours list.

He had numerous solo shows including at the British Museum, London; the Whitworth Gallery at the University of Manchester, UK; the New Art Gallery Walsall, UK; the Gothenburg Konsthall, Sweden; the Museum of Contemporary Canadian Art, Toronto, Canada; the Kunsthaus Murz, Mürzzuschlag, Austria; and the K20, Düsseldorf, Germany.

In 2024, the Milwaukee Art Museum presented "Repeat after me", his first exhibition in the United States, bringing together over 100 artworks produced over his twenty years of artistic practice.

INFOS

L'exposition est accessible du mardi au samedi de 11 h à 19 h
au 6 rue du Pont de Lodi, Paris.

CONTACT PRESSE

Margaux Alexandre · margaux@mennour.com
M. +33 (0)6 70 83 25 48

The exhibition is open from Tuesday to Saturday, from 11 am to 7 pm
at 6 rue du Pont de Lodi, Paris.

PRESS CONTACT

Margaux Alexandre · margaux@mennour.com
M. +33 (0)6 70 83 25 48



47 RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS · 5 & 6 RUE DU PONT DE LODI · 28 AVENUE MATIGNON | PARIS
+33 1 56 24 03 63 · GALERIE@MENNOUR.COM

MENNOUR.COM